

# L'Épître des *Frères de la Pureté* sur les Nombres

A. A.

## Introduction

Nous présentons ci-dessous une traduction partielle de la première des *Épîtres* qui constituent l'*Encyclopédie des Frères de la Pureté*<sup>1</sup>. Quelques mots pour situer cette œuvre ne seront sans doute pas inutiles.

Les « *Épîtres des Frères de la Pureté* » (*Rasa'îl Ikhwân al-Safâ'*) ont été rédigées à Baçra au cours du dixième siècle de notre ère par un groupe d'initiés que l'on suppose avoir appartenu à des milieux ismaïliens. Le recueil est formé de 51 épîtres<sup>2</sup> et se présente comme un véritable compendium de l'ésotérisme musulman. Il se divise en quatre sections traitant respectivement des sciences mathématiques, des sciences naturelles, des sciences de l'âme et de l'intellect, et des sciences divines et légales. Les *Épîtres* embrassent de nombreux thèmes métaphysiques, philosophiques et religieux, mais également astrologiques, alchimiques, voire magiques. Ce recueil résulte d'une synthèse entre la révélation et la tradition prophétique d'une part<sup>3</sup>, et de nombreux courants où l'on peut distinguer les influences de

---

<sup>1</sup> Nous utilisons l'édition de Beyrouth, 1957. Nous avons également consulté : Bernard Goldstein : *A Treatise on Number Theory from a Tenth Century Arabic Source* (*Centaurus*, t.10, 1964).

<sup>2</sup> 52 dans l'édition actuelle, mais on s'accorde généralement à reconnaître que l'une d'entre elles a été interpolée ultérieurement.

<sup>3</sup> L'accent sur les doctrines spécifiquement shiites et en particulier sur la doctrine de l'imâmât, aspect sur lequel insistent de nombreux glossateurs, ne nous importe pas particulièrement ici.

Pythagore, de Platon, d'Aristote, des néo-platoniciens, des sabéens, le tout fortement teinté d'hermétisme. Il n'existe malheureusement aucune traduction française de l'ensemble, et seules quelques rares *Epîtres* ont été traduites à ce jour dans notre langue<sup>4</sup>.

La première *Epître* de la section consacrée aux sciences mathématiques, qui est aussi la première *Epître* de l'ensemble, est intitulée « *Du Nombre* ». Nous avons renoncé à donner la traduction de la totalité de celle-ci, qui serait trop longue pour entrer dans le cadre nécessairement limité de notre revue. En outre, certains passages, d'un intérêt indéniable à certains points de vue, tel celui de l'historien des mathématiques, risqueraient probablement de lasser quelque peu le lecteur du *Miroir*. Nous avons donc laissé de côté certains tableaux relatifs à l'écriture des nombres au moyen de l'alphabet arabe, ainsi que l'exposé d'un certain nombre de propriétés mathématiques élémentaires lorsqu'elles étaient envisagées uniquement pour elles-mêmes.

L'intérêt principal de ce texte, qui justifie nous semble-t-il de le faire partager aujourd'hui avec les lecteurs de notre revue, est d'illustrer certains aspects de la conception traditionnelle des nombres qui sont aujourd'hui à peu près complètement oubliés. Bien qu'il ne manque pas d'ouvrages modernes traitant du symbolisme des nombres, ceux-ci se cantonnent souvent à des applications assez extérieures et se fondent rarement sur les principes métaphysiques. Dans le cas du texte qui va suivre, l'ancrage dans les principes reste constant, même si par ailleurs, des considérations relevant de plans très différents s'entrecroisent régulièrement. Il y a indéniablement des passages qui portent sur les principes, d'autres qui sont plutôt du domaine de la cosmologie (traditionnelle, s'entend), d'autres enfin qui ressortissent purement et simplement au domaine de l'arithmétique ou même de l'écriture. Il va de soi que tous ces

---

<sup>4</sup> Une mention particulière doit être réservée à l'excellente édition sous forme de petit livre de la traduction par Godefroid de Callataÿ de l'Epître XXXVI sous le titre : *Les Révolutions et les Cycles* (Al-Bouraq/Academia-Bruylant, 1996).

domaines sont liés, et qu'il est donc normal en un certain sens qu'il en soit ainsi, et que c'est même, comme nous le disions, un des intérêts de ce texte ; cependant, ils alternent d'une manière qui peut paraître parfois déconcertante pour le lecteur d'aujourd'hui.

Nous aimerions saisir l'occasion qui se présente de rappeler que René Guénon écrivit un ouvrage consacré spécialement à l'application des principes métaphysiques au domaine mathématique (et donc aussi, inversement, à la fonction symbolique que peuvent remplir les mathématiques). Ce livre, sans doute l'un des moins lus de cet auteur, porte sur un domaine qui dépasse de loin l'arithmétique pure dont il est question ici ; mais parce qu'il commence par rappeler justement les principes sur lesquels celle-ci est basée, il rencontre sur certains points le texte des *Ikhwân*, ce qui naturellement ne doit pas étonner, mais montre simplement qu'à un millénaire de distance, l'expression des principes se fait de manière identique. Celle-ci d'ailleurs remonte beaucoup plus haut dans le temps, et au moins, pour s'arrêter à ce qui est historiquement bien connu, à Pythagore et à Platon, via une tradition ininterrompue qui pour les *Ikhwân* passe presque certainement par les Sabéens de Harrân. Notons que c'est dans ce centre du nord de la Mésopotamie, héritier à la fois de ce qui avait survécu de la tradition chaldéenne et de l'école alexandrine, que Thâbit ibn Qurra traduisit au neuvième siècle *l'Introduction à l'Arithmétique* de Nicomaque de Gêrase (deuxième siècle de notre ère). Cette traduction constitue sans aucun doute l'une des sources principales des *Ikhwân* sur le sujet, même si ceux-ci se démarquent de Nicomaque sur certains points.

Dans *Les Principes du Calcul infinitésimal*, donc, René Guénon constatait déjà que :

*« Les mathématiciens, à l'époque moderne, et plus particulièrement encore à l'époque contemporaine, semblent en être arrivés à ignorer ce qu'est véritablement le nombre ; et, en cela, nous n'entendons pas parler seulement du nombre pris au sens analogique et symbolique où*

*l'entendaient les Pythagoriciens et les Kabbalistes, ce qui est trop évident, mais même, ce qui peut sembler plus étrange et presque paradoxal, du nombre dans son acception simplement et proprement quantitative. En effet, ils réduisent toute leur science au calcul, suivant la conception la plus étroite qu'on puisse s'en faire, c'est-à-dire considéré comme un simple ensemble de procédés plus ou moins artificiels, et qui ne valent en somme que par les applications pratiques auxquelles ils donnent lieu. »<sup>5</sup>*

Les anciens Grecs, pour leur part, faisaient la différence entre l'« Arithmétique » qui était la science des nombres envisagée de manière « philosophique » et en relation avec ces autres sciences également susceptibles d'être envisagées d'un point de vue traditionnel que sont la géométrie, la musique ou l'astronomie, et la « Logistique » qui n'était rien d'autre que la science du calcul et du comput destiné à des fins purement utilitaires.

Parce qu'elle porte sur le domaine du quantitatif, et par application de l'analogie inverse, l'arithmétique est susceptible d'une transposition symbolique qui peut en faire un support de compréhension pour des vérités d'un autre ordre. Et en effet, la question fondamentale posée par la coexistence, au moins en mode illusoire, de l'un et du multiple, trouve naturellement son expression dans la génération de la suite des nombres entiers à partir de l'unité. Il s'agit de choses qui paraissent tellement élémentaires que l'on ne prend plus la peine d'y réfléchir, et pourtant, d'une certaine manière, on pourrait dire que tout le mystère du monde est contenu dans le passage du un au deux, qui porte en germe le passage à la multitude indéfinie des nombres entiers<sup>6</sup>. Cette multitude est indéfinie, puisque quel que soit l'entier que l'on se donne, il existe de par la loi même de

---

<sup>5</sup> René Guénon : *Les Principes du Calcul infinitésimal*, Avant-propos.

<sup>6</sup> En termes platoniciens, le un (et à sa suite les nombres impairs qui gardent comme une image de sa singularité) est considéré comme le symbole du « Même » et le deux (et à sa suite les nombres pairs) comme le symbole de l'« Autre ». Il existe un hadith selon lequel « Dieu est impair et aime l'impair ».

formation des nombres un entier supérieur obtenu en ajoutant une unité à celui que l'on s'était donné. Citons à nouveau sur ce point René Guénon :

*« A ce propos, il y aurait lieu de se poser certaines questions assez curieuses : ainsi, on pourrait se demander pourquoi la langue chinoise représente symboliquement l'indéfini par le nombre dix mille ; l'expression « les dix mille êtres », par exemple, signifie tous les êtres, qui sont réellement en multitude indéfinie ou « innombrable ». Ce qui est très remarquable, c'est que la même chose précisément se produit aussi en grec, où un seul mot, avec une simple différence d'accentuation... sert également à exprimer à la fois l'une et l'autre de ces deux idées : μύριοι, dix mille ; μυρίαί, une indéfinité. La véritable raison de ce fait est celle-ci : ce nombre dix mille est la quatrième puissance de dix ; or, suivant la formule du Tao-te-king, « un a produit deux, deux a produit trois, trois a produit tous les nombres », ce qui implique que quatre, produit immédiatement par trois, équivaut d'une certaine façon à tout l'ensemble des nombres, et cela parce que, dès que l'on a le quaternaire, on a aussi, par l'addition des quatre premiers nombres, le dénaire, qui représente un cycle numérique complet :  $1+2+3+4=10$ , ce qui est... la formule de la Tétraktys pythagoricienne. »<sup>7</sup>*

On verra apparaître une idée analogue dans le texte ci-dessous, en ce sens que les nombres sont répartis en quatre « degrés » à savoir les unités, les dizaines, les centaines et les milliers, qui ont des termes propres pour les désigner ; au-delà il n'existe plus en arabe de terme spécifique pour dix mille (de même d'ailleurs qu'en français), ce qui est mis explicitement en rapport avec la génération des quatre premiers nombres. Les *Ikhwân* mettent le un en correspondance avec le Créateur, le deux avec l'Intellect Agent, le trois avec l'Ame du Monde et le quatre avec la Matière première. Par ailleurs, le quaternaire est

---

<sup>7</sup> René Guénon, *op. cit.*, ch. IX.

également envisagé sous un point de vue cosmologique, et mis en relation avec par exemple les quatre directions de l'espace et les quatre éléments (cet aspect est d'ailleurs mentionné en premier lieu dans le texte).

Un autre point intéressant concerne les fractions. Contrairement à ce que pourrait faire penser la notation moderne, il n'est pas correct de considérer un nombre fractionnaire comme une « partie » de l'unité. Un demi, par exemple, malgré l'écriture  $\frac{1}{2}$ , ne signifie pas que un est divisé en deux, ce qui est une impossibilité, car « l'unité arithmétique véritable est nécessairement indivisible et sans parties<sup>8</sup> », mais que l'on considère une « unité » prise dans un ensemble de deux « unités », ce qui n'est pas la même chose. On verra ci-dessous que c'est effectivement de cette manière que l'*Encyclopédie* définit les fractions<sup>9</sup>.

Ces quelques exemples pourront faire pressentir, nous l'espérons, que les mathématiques peuvent, elles aussi, servir de support de méditation et s'avérer riches de possibilités symboliques. Si nous disons « elles aussi », ce n'est pas, comme nous l'avons rappelé ci-dessus, que ces possibilités soient éloignées de leur nature véritable, bien au contraire, mais c'est tout simplement parce que la manière dont elles sont pratiquées et présentées à notre époque a pour conséquence de masquer presque complètement cet aspect, au point que pour certains elles sont devenues synonymes de dessèchement de l'esprit, alors qu'elles peuvent être tout au contraire une source

---

<sup>8</sup> *Ibid.*, ch. IV.

<sup>9</sup> Dans un ordre d'idée analogue, bien que beaucoup plus éloigné de l'arithmétique élémentaire, on définit en algèbre moderne ce que l'on appelle les « racines de l'unité ». Derrière cette dénomination impropre (c'est évidemment l'unité qui est la racine de tous les nombres, quelle que soit leur nature ; en l'occurrence, il s'agit dans ce cas de nombres complexes), se cache une transposition algébrique du concept géométrique de polygone régulier inscrit dans le cercle. Si donc on parle par exemple de « racines sixièmes de l'unité », c'est en réalité du nombre six que l'on parle et de l'hexagone régulier qui en constitue la modalité spatiale, c'est-à-dire le « corps ».

d'épanouissement lorsqu'elles sont envisagées dans une perspective traditionnelle<sup>10</sup>.

Toute chose créée tient son existence de l'Unité dont elle n'est jamais séparée qu'en mode illusoire ; de même, dans le monde de la quantité, les nombres ne sont-ils que des manifestations de l'unité qui est leur source et leur origine. Cette affirmation constante de l'Unité est le fondement même de la foi musulmane, et bien que l'on puisse dire qu'explicitement ou implicitement il doive en être de même dans toute tradition authentique, il est évident que dans la tradition islamique cette affirmation atteint un degré encore plus central et plus éminent que dans n'importe quelle autre tradition. Il est donc logique qu'on la trouve ici dans la toute première des *Epîtres des Ikhwân*. Nous ne sommes toutefois pas, avec cette Encyclopédie, dans le domaine de la métaphysique pure, et il n'y a pas lieu de comparer le texte qui va suivre avec, disons, le *Traité de l'Unité* longtemps attribué à Ibn `Arabî. Le point de vue qui prédomine ici est plutôt celui de la « philosophie », dans le meilleur sens du terme, ou si l'on préfère, de l'hermétisme. Ce dernier, lorsqu'il est authentique, plonge naturellement ses racines dans les principes métaphysiques, tout en faisant une large place à l'étude des différentes branches de l'arbre cosmique.

---

<sup>10</sup> Alors que le présent travail était déjà bien entamé, nous avons pris connaissance du livre de Yves Marquet intitulé *Les « Frères de la Pureté » pythagoriciens de l'Islam. La marque du pythagorisme dans la rédaction des Epîtres des Ihwan as-Safa' (Textes et Travaux de Chrysopœia, 9, S.E.H.A. Edidit, 2006)*. Nous imaginons, bien que cela ne soit pas explicité, que cet ouvrage est supposé devoir être lu à la suite de *La Philosophie des Ihwan as-Safa'* (réédition : *Textes et Travaux de Chrysopœia, 5, 1999*) du même auteur. A qui souhaiterait aborder pour la première fois les *Epîtres*, nous ne conseillerions en effet pas d'aborder le sujet par ce second ouvrage dans lequel l'auteur s'est donné pour tâche de faire la part de ce qui doit – ou non – y être attribué à une influence pythagoricienne. Il s'en suit une véritable « atomisation » du texte, lequel n'est pas abordé dans l'ordre des chapitres, ni même dans un ordre logique ou chronologique, mais uniquement en fonction de ce qui constitue le sujet de l'étude, à savoir, Pythagore est-il cité ou non, et ainsi de suite. Quelques passages de la première *Epître* se retrouvent perdus au milieu de l'ouvrage ; malheureusement, l'auteur, tout à ses suppositions sur la question des « influences » (dont l'intérêt est au fond secondaire), adopte vis-à-vis de son sujet une attitude délibérément « extérieure » qui ne permet probablement pas au lecteur de retrouver le point de vue « symbolique » que nous évoquions à l'instant.

Le lecteur du *Miroir*, enfin, ne manquera pas d'être frappé de même de la constante affirmation de « l'Unité de l'Unique » dans le *Message Retrouvé* de Louis Cattiaux, ouvrage dont la perspective est également avant tout hermétique.

*Il nous faut nécessairement tout abandonner, tout retrouver et tout remettre à Dieu pour être comme le Parfait qui, après s'être fractionné dans le nombre, se retrouve dans l'unité. (MR, 10,20)*

*Tout demeure dans l'unité de l'Un, rien ne persiste indéfiniment dans les nombres. (MR, 16,63')*

*L'Unique se divise et l'Unique se rassemble, et chacun émet son petit jugement sur le pourquoi et sur le comment qu'il ne connaît pas, au lieu de rejoindre l'unité de l'Un et de demeurer en elle jusqu'au jour du choix de l'Unique. (MR, 21,42'')*

## Première Epître de la Division des Sciences mathématiques - Du Nombre

Louange à Dieu, et que la Paix soit sur ceux d'entre Ses serviteurs qu'Il a élu.

Sache, ô frère pieux et miséricordieux <sup>11</sup>, qu'il appartient à l'école doctrinale de nos nobles frères – que Dieu leur vienne en aide – d'étudier les sciences se rapportant à toutes les choses qui existent dans l'univers, qu'il s'agisse de substances ou d'accidents, d'objets tangibles ou abstraits, simples ou composés ; et d'examiner les principes et la quantité de leurs genres, espèces et caractéristiques, ainsi que leur degré et leur ordonnancement,

---

<sup>11</sup> De nombreux paragraphes commencent par des formules de ce genre dont nous omettrons généralement la traduction afin de ne pas alourdir le texte.



de même que leur naissance et leur croissance à partir d'une cause unique, d'une origine unique, d'un Créateur unique ; et de s'appuyer pour ce faire sur des analogies numériques et des preuves géométriques, à la manière de ce que faisaient les sages Pythagoriciens. C'est pourquoi nous avons mis ce traité en tête de toutes nos épîtres en guise de préface ou d'introduction, et nous y mentionnerons un ensemble de choses se rapportant à la science des nombres et à leurs propriétés, ce qui est appelé « Arithmétique », de telle sorte qu'il soit plus facile pour les étudiants d'acquérir la sagesse que l'on appelle philosophie, et que leur acquisition soit plus aisée pour ceux qui sont novices dans l'étude des sciences mathématiques.

C'est ainsi que nous disons que le commencement de la philosophie est l'amour des sciences, que son milieu est la connaissance des réalités essentielles des choses existantes selon l'état humain, et que sa fin est la parole et l'action en accord avec la science.

Les sciences philosophiques sont de quatre sortes : la première, les sciences mathématiques (*al-ryâdhyât*) ; la deuxième, les sciences logiques ; la troisième, les sciences naturelles, et la quatrième, les sciences théologiques. Les sciences mathématiques à leur tour se subdivisent en quatre sortes : la première est l'Arithmétique, la deuxième la Géométrie, la troisième l'Astronomie, et la quatrième la Musique.<sup>12</sup> La Musique est la science de la composition des sons et des principes mélodiques qui en sont dérivés. L'Astronomie est la science des étoiles par le moyen de preuves rassemblées dans le livre appelé *Almageste*. La Géométrie est la science de l'étude des figures (*hindasa*) par le moyen des preuves rassemblées dans le livre d'Euclide. L'Arithmétique est la connaissance des propriétés des nombres et des significations des choses existantes qui s'y conforment, telles qu'elles sont rapportées par Pythagore et par Nicomaque (de Gérase). L'étude des sciences philosophiques commence avec l'étude des sciences mathématiques, et le commencement de

---

<sup>12</sup> On reconnaît bien entendu le *quadrivium* du Moyen Age latin.

celle-ci est la connaissance des propriétés des nombres, parce que c'est la plus facile à acquérir ; viennent ensuite la géométrie, la composition (musicale), l'astronomie, les sciences logiques, les sciences naturelles et finalement les sciences divines.

Le premier sujet que nous allons aborder est la science des nombres en guise d'introduction et de préface.

Les expressions renvoient aux significations, les significations sont l'objet des noms, et les expressions sont les noms. L'expression ou le nom le plus général, nous l'appelons « la chose » (*al-shay'*)<sup>13</sup>, et une chose peut être une ou plus que une. « Un » peut être utilisé de deux manières : l'une selon sa véritable signification, l'autre de manière symbolique. Selon sa signification propre, il désigne une chose qui ne peut être partitionnée ni divisée, et toute chose qui ne peut être divisée est « une » de ce point de vue. Si tu veux, tu peux dire : le « un » est ce en quoi il n'y a rien qui soit autre que lui-même, et c'est en cela qu'il est un. Dans l'usage symbolique, en revanche, tout ensemble peut être considéré comme une unité, comme lorsqu'on dit que la dizaine, la centaine ou le millier est une unité. Le « un » est un par son unicité, de même que le noir est noir par sa « noirceur » ; l'unicité est l'attribut du un, de même que le noir est l'attribut de la noirceur. La multitude est un ensemble d'unités, et le premier nombre de la multiplicité est deux, ensuite trois, quatre, cinq, et ainsi de suite indéfiniment. La pluralité est de deux sortes, les nombres et ce qui est nommé. La différence est que le nombre est la quantité des formes des choses qui sont dans l'âme de celui qui compte, tandis que ce qui est nommé ce sont les choses elles-mêmes.

Le calcul (*hisâb*) consiste à rassembler les nombres et à les séparer. Les nombres sont de deux sortes : les nombres entiers (litt. authentiques) et les fractions (litt. brisés). Le un, qui précède le deux, est la racine et le principe des nombres ; par lui tous les

---

<sup>13</sup> C'est ce même mot qui plus tard par déformation sera à l'origine de la désignation de l'inconnue algébrique par la lettre *x*.

nombres sont engendrés, tant les entiers que les fractionnaires, et ils peuvent être ramenés à lui. Les nombres entiers sont engendrés par augmentation et les nombres fractionnaires par division, de la manière suivante : lorsqu'à l'unité est ajoutée une autre unité, on dit alors : deux ; si à ces deux est ajoutée une autre unité, on dit trois pour désigner l'ensemble ; si à ces trois on ajoute encore une unité, on dit quatre ; et si à ces quatre on ajoute encore une unité, on dit cinq. De la même manière, les nombres entiers sont engendrés par addition, unité après unité, et ce indéfiniment. Leur forme est la suivante : « 1 2 3 4 5 6 7 8 9 ». <sup>14</sup>

Les nombres sont réduits à l'unité de la manière suivante : si un est retiré de dix, il reste neuf ; si un est retiré de neuf, il reste huit ; si un est retiré de huit, il reste sept ; et de la même façon des unités sont retirées successivement jusqu'à ce qu'il reste un. Mais rien ne peut être retiré de un <sup>15</sup>, parce qu'il n'y a pas de partie qui puisse en être retirée. Tu comprends maintenant comment les

---

<sup>14</sup> Nous “traduisons” ici en chiffres que nous appelons, paradoxalement, “arabes” ; toutefois, il y a lieu de noter qu'en arabe, la forme des chiffres est différente, à savoir, de droite à gauche : ٩ ٨ ٧ ٦ ٥ ٤ ٣ ٢ ١

Rappelons aussi qu'il faut faire la différence entre nombres et chiffres, et le texte ici très elliptique pourrait porter à confusion. Les nombres sont l'expression de la quantité désignée, tandis que les chiffres sont les signes graphiques conventionnels utilisés pour écrire les nombres. Dans le système décimal, il y a par définition neuf chiffres, plus le zéro ou le point qui en tient lieu. Ces neuf chiffres servant à écrire les neuf premiers nombres entiers leur sont donc identiques sous un certain rapport. A partir du dix, on utilise à nouveau le chiffre 1 suivi d'un zéro, puis pour onze le chiffre 1 suivi d'un 1, et ainsi de suite. La liste des *Ikhwân* s'arrêtant à 9 et parlant de forme, on peut penser qu'ils font ici référence aux chiffres utilisés pour écrire tous les nombres ; si la liste faisait référence aux nombres, elle devrait se terminer par des points de suspension ou une expression en tenant lieu.

<sup>15</sup> De fait le zéro (considéré non pas comme signe dans la numération de position, mais comme symbole algébrique de l'absence de toute quantité) ne fait pas partie de l'arithmétique stricto sensu, laquelle traite des entiers strictement positifs et par extension des rationnels qui en découlent par division.

D'un point de vue métaphysique, le zéro peut être considéré comme un symbole du Non-Etre au-delà de l'Etre, l'unité étant alors le symbole de l'Etre, laquelle, dès que posée, engendre au moins en puissance la dualité et toute la multiplicité indéfinie des nombres. D'un point de vue islamique, on pourra noter que si l'affirmation de l'unité divine est effectivement le fondement même de la foi, l'attestation qui en témoigne commence par une négation : Pas de dieu si ce n'est Dieu. Cf. aussi le *Message Retrouvé* : « Posséder l'Unité de l'Unique, c'est être sage. Mais pénétrer la plénitude de la vacuité, c'est être Dieu avec Dieu » (14, 56').

nombres entiers sont engendrés à partir de l'unité et comment ils y retournent.

Les nombres fractionnaires sont obtenus à partir de l'unité de la manière suivante : les nombres entiers sont rangés dans leur ordre naturel, à savoir un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, puis le nombre un est considéré à part de chaque ensemble, et c'est par cette distinction nous allons obtenir les fractions<sup>16</sup>. Si un est retiré de deux, il est appelé la moitié ; si un est retiré de trois, il est appelé un tiers ; si un est retiré de quatre, il est appelé un quart ; si un est retiré de cinq, il est appelé un cinquième ; et de même pour un sixième, un septième, un huitième, un neuvième et un dixième. Si un est retiré de onze, il est appelé « une part pour onze » ; et de douze, la moitié d'un sixième ; et de treize, « une part pour treize » ; et de quatorze, la moitié d'un septième ; et de quinze, le tiers d'un cinquième ; et ainsi de suite en suivant le même schéma pour le reste des fractions<sup>17</sup>. Tu comprends à présent comment tant les nombres fractionnaires que les nombres entiers sont engendrés à partir de l'unité, et comment l'unité est l'origine des deux (sortes de nombres)...

Les nombres entiers se répartissent en quatre degrés : les unités, les dizaines, les centaines et les milliers. Les unités sont les nombres de un à neuf, les dizaines vont de dix à quatre-vingt dix, les centaines de cent à neuf cent et les milliers de mille à neuf mille. Il suffit de douze mots (en arabe) pour désigner tous les nombres : de un à dix, dix mots, un mot pour cent, et un mot pour mille ; ce qui fait en tout douze mots. Les autres désignations sont

---

<sup>16</sup> L'unité proprement dite ne peut être fractionnée. C'est seulement en engendrant une unité au sens symbolique du terme par additions successives de l'unité à elle-même que l'on peut ensuite définir une fraction en considérant une unité (ou plusieurs unités) par rapport à l'ensemble ainsi obtenu.

<sup>17</sup> En français, les noms des fractions sont formés en utilisant pour les dénominateurs les ordinaux (à l'exception des expressions consacrées demi, tiers, quart) : un cinquième, un sixième, etc. En arabe classique, on utilise le même principe jusqu'à dix (ce à quoi fait référence la phrase : « les entiers sont rangés dans leur ordre naturel »), mais à partir de onze on n'utilise plus les ordinaux ; on doit alors utiliser des périphrases telles que « une part pour onze » etc.

dérivées de ceux-ci ou résultent d'une combinaison de ceux-ci ou sont une répétition de ceux-ci. Par exemple, vingt (*ashrîn*) est dérivé de dix (*ashra*), trente de trois, quarante de quatre, et ainsi de suite. Les combinaisons telles que deux cent, trois cent, quatre cent, cinq cent, résultent de l'association du mot cent avec le terme correspondant à l'unité. De la même façon, deux mille, trois mille, quatre mille, sont des combinaisons du mot mille avec les termes correspondant aux unités, aux dizaines ou aux centaines, de sorte que l'on dit : cinq mille, sept mille, vingt mille, cent mille, et ainsi de suite...

La répartition des nombres en quatre degrés, à savoir, unités, dizaines, centaines, milliers n'est pas quelque chose qui résulte nécessairement de la nature des nombres, comme l'existence de nombres pairs et impairs, ou de nombres entiers et fractionnaires. C'est une convention que les philosophes ont adoptée de leur propre chef. Ils ont procédé ainsi afin que les nombres se conforment à l'arrangement des choses naturelles, car la plupart d'entre elles ont été réparties par le Créateur selon le quaternaire. Par exemple, il y a quatre natures : la chaleur, le froid, l'humidité et la sécheresse ; quatre éléments (*arkân*) : le feu, l'air, l'eau et la terre ; quatre humeurs : le sang, le phlegme, et les deux biles, la jaune et la noire ; quatre saisons : le printemps, l'été, l'automne et l'hiver ; quatre directions et quatre vents : le vent d'est, le vent d'ouest, le vent du sud et le vent du nord ; quatre piliers (*awtâd*) (dans le zodiaque) : l'Ascendant, le Couchant, le Milieu du Ciel et le Fond du Ciel (litt. le pilier de la Terre)<sup>18</sup> ; quatre sortes d'êtres : les minéraux, les végétaux, les animaux et l'homme. On voit sur ces exemples que la plupart des choses vont par quatre.

Ces choses naturelles vont par quatre parce que telle est l'intention du Créateur et la manifestation de Sa Sagesse. Les catégories des choses naturelles se conforment à celles des choses spirituelles qui leur sont supérieures et ne sont pas corporelles ; car les choses supérieures aux naturelles sont également réparties

---

<sup>18</sup> Correspondant à la première, à la septième, à la dixième et à la quatrième maison astrologique respectivement.

en quatre degrés. Le premier est le Créateur (*al-Bârî*) – magnifiée soit Sa gloire ; après Lui, vient l'Intellect Universel Agent (*al-`aql al-kullî al-fa'âl*) ; ensuite vient l'Ame Universelle (*al-nafs al-kullî*) ; et enfin la Matière Première (*al-haywalâ al-awlâ*) ; lesquels ne sont pas corporels.

La relation du Créateur à l'univers est semblable à la relation du nombre un aux autres nombres ; dans sa relation à l'univers, l'Intellect Universel est semblable au nombre deux ; l'Ame Universelle est semblable au nombre trois ; et la Matière Première est semblable au nombre quatre.

Chaque nombre a ses unités, ses dizaines, ses centaines et ses milliers, et ainsi de suite, et leur source commune est constituée par les nombres de un à quatre : 1, 2, 3, 4. Le reste des nombres est composé et engendré à partir de ceux-là, qui sont la source de tous les nombres. Tu vois que lorsque tu ajoutes un à quatre, le total est cinq ; si tu ajoutes deux à quatre, le total est six ; si tu ajoutes trois à quatre, le total est sept ; si tu ajoutes un et trois à quatre, le total est huit ; si tu ajoutes deux et trois à quatre, le total est neuf ; et si tu ajoutes un et deux et trois à quatre, le total est 10. Ceci est la règle pour le reste des nombres, les dizaines, les centaines, les milliers, et ainsi de suite. De la même manière, les éléments de l'écriture sont quatre, et le reste des lettres est composé de ces éléments, et les mots sont composés de lettres, ainsi que nous l'expliquerons par la suite. Considère cela, et tu verras que ce que nous disons est vrai et exact. Que ceux qui souhaitent savoir comment Dieu a conçu les choses dans l'Intellect Universel, comment il les a amenées à l'existence dans l'Ame Universelle, et enfin comment il les a amenées à la forme par la Matière Première, considèrent ce que nous avons exposé dans ce chapitre.

Sache, ô frère, que la première chose que le Créateur a conçue et manifestée de la lumière de Son unité fut une substance simple appelée Intellect Agent, de la même façon qu'Il fit sortir le deux du un, par répétition. Il fit ensuite jaillir l'Ame Universelle céleste à partir de la lumière de l'Intellect, de même qu'il fit le trois par l'addition de un à deux. Il fit ensuite la Matière Première

à partir du mouvement de l'Ame, de même qu'il fit le quatre par l'addition de un à trois. Enfin, il fit le reste du monde créé à partir de la Matière et l'arrangea par l'intermédiaire de l'Intellect et de l'Ame, de même qu'il fit le reste des nombres à partir du quatre par addition des nombres qui le précèdent, ainsi que nous l'avons montré ci-dessus.

Si tu réfléchis à ce que nous avons dit concernant la composition et la génération des nombres à partir du nombre un, tu trouveras que c'est une des preuves les plus claires de l'unité du Créateur, et que cela est semblable au processus de la manifestation et de Sa création des choses. Car bien que l'existence des nombres et leur composition puissent être conçues à partir du nombre un, ainsi qu'il a été expliqué, rien d'essentiel n'a été changé à celui-ci : l'unité reste indivisible. De même, bien que Dieu soit celui qui a amené les choses à l'existence à partir de la lumière de Son unité, les a créées et fait croître, et qu'elles tiennent de Lui leur existence, leur permanence, leur intégrité et leur perfection, aucune altérité ne L'affecte dans l'unité qui précède la manifestation et la création, ainsi que nous l'expliquerons dans l'Épître traitant des Principes de l'Intellect. Nous avons déjà dit que la relation du Créateur à l'univers est analogue à la relation du nombre un aux autres nombres ; de même que un est l'origine des nombres et celui qui les engendre tous, leur commencement et leur fin, de même Dieu est la cause de toutes choses, leur Créateur, leur commencement et leur fin ; et de même que l'unité ne peut être divisée et n'a pas de pareil parmi les nombres, de même Dieu est au-delà de toutes les choses de sa création, et aucune ne lui est semblable ; de même enfin que l'unité permet de concevoir et de compter tous les nombres, de même Dieu connaît toutes les choses et leur nature – exalté soit-Il en grandeur et en élévation au-dessus de ce que disent de lui les égarés.

Les fractions ont de nombreux rangs, parce que tout nombre entier a une part, deux parts et un certain nombre de parts. Par exemple, douze a une moitié, un tiers, un quart, un sixième et un douzième, (litt. une moitié de sixième); de même vingt-huit (a un

certain nombre de parts), etc. Mais bien que les rangs et divisions des fractions soient nombreux, leur schéma est en ordre descendant, chaque rang étant inférieur au précédent. Tous s'expriment au moyen de dix mots, l'un général et indéterminé, les neuf autres particuliers et fixes. Parmi ces neuf mots, il en est un qui est sans rapport étymologique avec le nombre dont il dérive, c'est moitié ; les huit autres sont dérivés : tiers (de trois), quart (de quatre), cinquième (de cinq), sixième (de six), septième (de sept), huitième (de huit), neuvième (de neuf) et dixième (de dix). Le mot général et indéterminé est « part », car « un sur onze » est désigné par « une part sur onze », et de même pour treize, dix-sept, etc. toutes les autres expressions pour les fractions sont obtenues en combinant ces dix mots. Par exemple, « un sur douze » est désigné par l'expression « la moitié d'un sixième » ; « un sur quinze » est désigné par « le cinquième d'un tiers » et « un sur vingt » est désigné par « la moitié d'un dixième ». La désignation des autres fractions peut être comprise de la même façon comme la juxtaposition d'une fraction à une autre.<sup>19</sup>

Ces deux sortes de nombres ne sont pas limitées en quantité. Les nombres entiers commencent avec la plus petite quantité, deux, et continuent à augmenter indéfiniment. Les fractions commencent avec la plus grande quantité, la moitié, et diminuent indéfiniment. Ces deux suites de nombres commencent à un point donné, mais n'ont pas de point final qui les limite.<sup>20</sup>

---

<sup>19</sup> Il est clair que ce procédé trouve vite ses limites et qu'il n'est possible que lorsque le dénominateur de la fraction à nommer se laisse factoriser en nombres inférieurs ou égaux à dix. Les nombres premiers supérieurs à dix sont à cause de ce fait appelés « sourds ».

<sup>20</sup> Les deux suites « n » et « 1/n » sont en quelque sorte symétriques l'une de l'autre par rapport à l'unité, et à chaque nombre entier correspond une fraction dont le numérateur est un et qui par multiplication restitue l'unité :  $n \times (1/n) = 1$ . De même que la suite des entiers augmente indéfiniment, la suite de leurs inverses décroît indéfiniment et n'atteint pas plus la valeur nulle que la suite des entiers n'atteint de valeur déterminée.



## Des propriétés particulières des nombres

Tout nombre a une ou plusieurs propriétés particulières qui en expriment les qualités propres qu'il ne partage pas avec les autres. La particularité du nombre un, ainsi que nous l'avons expliqué ci-dessus, est qu'il est la source de tous les nombres et qu'il engendre les nombres tant impairs que pairs. Une particularité du nombre deux est qu'il est le premier nombre entier et qu'il engendre la moitié des nombres, à savoir les nombres pairs qui sont opposés aux nombres impairs. Une particularité du nombre trois est qu'il est le premier nombre impair et qu'il engendre un tiers des nombres, tantôt pairs, tantôt impairs. Une particularité du nombre quatre est qu'il est le premier carré parfait. Une particularité du nombre cinq est qu'il est le premier nombre récurrent, aussi appelé cyclique.<sup>21</sup> Une particularité du nombre six est qu'il est le premier nombre parfait. Une particularité du nombre sept est qu'il est le premier nombre complet. Une particularité du nombre huit est qu'il est le premier cube parfait. Une particularité du nombre neuf est qu'il est le premier carré parfait impair, et qu'il est le dernier dans le rang des unités. Une particularité du nombre dix est qu'il est le premier dans le rang des dizaines. Une particularité du nombre onze est qu'il est le premier nombre « sourd ». Une particularité du nombre douze est qu'il est le premier nombre abondant. D'une manière générale, une propriété de tout nombre est qu'il est égal à la moitié de la somme des nombres qui lui sont adjacents, autrement dit si l'on ajoute les deux nombres qui lui sont adjacents, la somme sera deux fois le nombre donné<sup>22</sup>. Par exemple, un des nombres adjacents à cinq est quatre, et l'autre est

---

<sup>21</sup> En langage moderne : automorphe. Cette propriété, ainsi que les autres mentionnées, sera développée un peu plus loin.

<sup>22</sup> En notation actuelle :  $(n-1) + (n+1) = 2n$ . Une autre manière d'énoncer la même propriété consiste à dire que tout nombre entier à partir de deux est la moyenne arithmétique de celui qui le précède et de celui qui le suit, ce qui est la marque d'une certaine harmonie dans la suite des entiers naturels. On ne peut évidemment pas parler de « particularité » dans le cas d'une relation comme celle-ci, car il s'agit d'une identité tout à fait générale.

six ; leur somme est dix, et cinq en est la moitié. Ce que l'on peut représenter : 1 2 3 4-5-6 7 8 9.

Un a un seul nombre adjacent qui est deux, et un est la moitié de deux, et celui-ci est le double de un. Nous disons que un est la source et le générateur des nombres parce que si un cessait d'exister, tous les nombres cesseraient d'exister avec lui ; en revanche, si les nombres n'existaient plus, le un continuerait d'exister.

Nous disons que deux est le premier nombre entier<sup>23</sup> parce que les nombres sont des multiplicités d'unités, et que la première multiplicité est deux.

Nous disons que trois est le premier nombre impair, parce que deux qui est le premier nombre est pair, et que trois qui lui est adjacent est impair. Nous disons qu'il engendre un tiers des nombres, certains pairs et certains impairs, parce que (chaque multiple de trois) vient après deux nombres et peut être compté le troisième d'entre eux. Ce troisième nombre est tantôt pair, tantôt impair.

Nous disons que quatre est le premier carré parfait parce qu'il est le produit de deux multiplié par lui-même ; tout nombre multiplié par lui-même est une racine, et le produit est un carré parfait.

Nous disons que cinq est le premier nombre récurrent parce que lorsqu'il est multiplié par lui-même, il apparaît à nouveau, et que si ce nombre est multiplié par lui-même, il revient à sa propre nature, et ainsi de suite indéfiniment. Par exemple, 5 fois 5 donne 25 ; si ce nombre est multiplié par lui-même, le produit est 625 ;

---

<sup>23</sup> Par conséquent, sous ce rapport, un n'est pas considéré comme un nombre entier; la raison en est qu'il est en un sens au-delà des nombres, puisqu'il en est (ou en représente) le principe, ainsi que l'énonce la phrase précédente. C'est dans un sens analogue qu'Ibn `Arabî pourra écrire dans les *Futûhât* : « L'alif (première lettre de l'alphabet, dont la valeur numérique est un) n'est pas une lettre pour celui qui a humé le parfum des réalités essentielles. »

si ce nombre est à nouveau multiplié par lui-même, le produit est 390625, et si ce nombre est multiplié par lui-même le produit est un nouveau nombre se terminant par 25. Ne vois-tu pas comment le 5 se conserve lui-même ainsi que ce qui en dérive indéfiniment, selon le schéma :

5 - 25 - 625 - 390625 - ...

Quant à six, il est comparable à cinq sous ce rapport, mais le résultat ne se reproduit pas lui-même comme dans le cas de cinq. La suite se prolonge par : 6 - 36 - 1296 -... 6 fois 6 donne 36 ; le six se reproduit, et le trente apparaît ; toutefois, lorsque 36 est multiplié par lui-même, le produit est 1296, de sorte que le six se reproduit, mais pas le trente. Il est donc évident que le six se reproduit, mais pas ce qui en dérive. En revanche, le cinq se reproduit, de même que ce qui en dérive, et cela indéfiniment.<sup>24</sup>

Nous avons dit qu'une particularité du nombre six est qu'il est le premier nombre parfait ; si la somme des diviseurs d'un nombre est égale à ce nombre, il est appelé nombre parfait, et six

---

<sup>24</sup> De nos jours, 5 et 6 sont appelés pour cette raison nombres automorphes. Il est facile de vérifier que dans la première dizaine il n'y en a pas d'autres, l'unité étant exceptée, bien entendu ; celle-ci, si on veut la considérer comme un nombre, se reproduit indéfiniment lorsqu'on la multiplie par elle-même ; c'est probablement parce que le 5 et le 6 participent partiellement à cette identité dans le multiple que cette propriété est ici mise en exergue. A notre connaissance, c'est le plus ancien texte qui fasse mention des nombres automorphes. On peut dresser la liste des entiers automorphes : elle commence par : 5, 6, 25, 76, 376, 625, 9376, 90625, 109376, 890625,... Il est clair que tous doivent se terminer par 5 ou par 6 ; dans la première centaine, seuls 25 et 76 possèdent la même propriété, et par conséquent tous les nombres de la liste devront se terminer soit par 25, soit par 76 ; la même analyse peut être poursuivie indéfiniment. Toutefois, ainsi que le notent les *Ikhwân*, le 5 est en un certain sens « plus automorphe » que le 6, car 25 est le carré de 5, tandis que 76 n'est pas le carré de 6. Le carré de 6 est 36, qui ne se reproduit pas quand on l'élève au carré, puisque le carré de 36 est 1296, qui se termine par 6 mais pas par 36 ; tandis que le carré de 5 est 25, qui appartient lui aussi à la liste et jouit donc de la même propriété. Il n'est peut-être pas inutile de noter que la propriété en question dépend du système de numération (décimal) utilisé, ce qui n'est pas le cas pour d'autres propriétés mentionnées dans ce chapitre, telle que par exemple pour le nombre six le fait d'être un nombre parfait (voir paragraphe suivant) : cette dernière propriété est intrinsèque au nombre considéré et ne dépend pas du système de numération, tandis que le fait de « se terminer par tel nombre » en dépend évidemment (dans le système décimal, elle signifie que le reste de la division par une puissance de dix est égal à ce nombre).

est le premier d'entre eux. Six a une moitié qui est trois, et un tiers qui est deux, et un sixième qui est un, et si ces diviseurs sont additionnées, on trouve le nombre six lui-même. Aucun nombre inférieur à six n'a cette propriété, mais après lui vingt-huit, quatre cent quatre-vingt seize, et huit mille cent vingt-huit sont tous des nombres parfaits. Leur liste est :

6 28 496 8128

Nous avons dit que sept est le premier nombre complet ; cela parce qu'il combine en lui les significations de tous les nombres (qui le précèdent). Tous les nombres, en effet, sont soit pairs soit impairs ; deux est le premier nombre pair et quatre est le deuxième, tandis que trois est le premier nombre impair et cinq le deuxième. Or si l'on ajoute le premier nombre impair au deuxième nombre pair, ou le premier nombre pair au deuxième nombre impair, on obtient sept. Ainsi, si tu additionnes deux, le premier nombre pair, et cinq, le deuxième nombre impair, la somme vaut sept ; et si tu additionnes trois, le premier nombre impair, et quatre, le deuxième nombre pair, la somme vaut également sept. Et si un, qui est la source de tous les nombres, est considéré en même temps que six, qui est un nombre parfait, la somme est sept qui est un nombre complet. Telle est la suite 1 2 3 4 5 6 7 . Cette propriété du nombre sept n'est possédée par aucun nombre avant lui. Il possède également d'autres propriétés que nous discuterons lorsque nous parlerons du fait que l'univers a été construit en conformité avec la nature des nombres.

Nous avons dit que huit est le premier cube parfait, à cause de ce qui suit : si un nombre est multiplié par lui-même, il est appelé une « racine » (carrée), et le produit est un carré parfait, ainsi que nous l'avons expliqué ci-dessus. Mais si le carré parfait est multiplié par sa racine, le produit est appelé un cube parfait. Deux est le premier nombre ; s'il est multiplié par lui-même, le produit est quatre, qui est le premier carré parfait ; si ce carré est multiplié par sa racine qui est deux, le produit est huit, qui est donc le premier cube parfait.

Huit est aussi le premier nombre « solide » pour la raison suivante : il ne peut y avoir de corps solide sans surfaces, ni de surfaces sans lignes, ni de lignes sans points, ainsi que nous l'exposons dans l'Épître traitant de la Géométrie. La ligne la plus courte consiste en deux points, la surface la plus étroite consiste en deux lignes et le plus petit solide consiste en deux surfaces, on peut donc en conclure que le plus petit corps solide a huit parts. Si une ligne est multipliée par elle-même, elle forme une surface qui a quatre parts, et si la surface est multipliée par une de ses lignes, elle acquerra une profondeur, de sorte qu'il y aura huit parts en tout, deux de longueur, deux de largeur et deux de profondeur.<sup>25</sup>

Nous avons dit que neuf est le premier carré parfait impair, parce que trois fois trois font neuf et que ni sept ni cinq ni trois ne sont des carrés.

Dix est le premier nombre de la série des dizaines de la même façon que un est le premier nombre de la série des unités<sup>26</sup> ; cela est suffisamment évident pour ne pas devoir nécessiter de commentaires. Il a une autre propriété analogue à celle du nombre un, c'est qu'il y a un seul nombre des dizaines qui lui soit adjacent, à savoir vingt, et que dix en est la moitié de même que un est la moitié de deux, ainsi que nous l'avons expliqué.

Nous avons dit que onze est le premier nombre « sourd » parce qu'il n'a pas de partie fractionnaire qui ait un nom spécifique ; on dit « une part sur onze » ou « deux parts sur onze ». Tous les nombres qui possèdent la même propriété, tels

---

<sup>25</sup> Paragraphe assez scabreux. Il n'est pas correct, de quelque manière qu'on veuille l'entendre, qu'une ligne consiste en deux points, ou qu'une surface consiste en deux lignes etc. C'est une question délicate que nous ne pouvons traiter ici. Toutefois, l'idée qui conduit au huit est assez claire, et on pourrait corriger le texte en disant qu'un segment de droite (ou une portion de ligne courbe) est délimité par deux points, une portion de surface est délimitée par deux lignes, etc. On peut par exemple imaginer un cube, dont le nombre de sommets est huit.

<sup>26</sup> On constate à nouveau que selon le point de vue adopté, un est considéré ou non comme le premier nombre entier.

treize ou dix-sept, sont appelés sourds. Leur liste est 11, 13, 17, 23, 29, 31, 37, 41, 43, 47, 53, 59, 61, 67, 71, 73, 79, 83, 89, 91 <sup>27</sup>.

Nous avons dit que douze est le premier nombre abondant. Un nombre abondant est un nombre dont la somme des diviseurs (autres que ce nombre) est supérieure à ce nombre, et douze est le premier nombre qui possède cette propriété. Il a une moitié qui est six, un tiers qui est quatre, un quart qui est trois, un sixième qui est deux et un douzième qui est un. Si l'on fait la somme de ces diviseurs, on trouve seize, qui est supérieur à douze de quatre.

Ainsi, d'une manière générale, tout nombre entier possède une propriété qui lui est propre mais nous ne poursuivrons pas plus loin leur mention, qui est facile et superflue.

*(Les Ikhwân abordent ensuite l'étude d'un certain nombre de propositions « classiques » que l'on trouve déjà développées chez Euclide, chez Théon de Smyrne ou chez Nicomaque de Gérase : les propriétés des nombres pairs et impairs, des puissances de deux, des nombres premiers et composés, des nombres parfaits, défectifs ou abondants, des nombres amiables, le calcul de la somme des  $n$  premiers entiers ou des  $n$  premiers entiers impairs, les nombres carrés et rectangulaires, et enfin les règles du calcul algébrique telles que la distributivité de la multiplication par rapport à l'addition ou la formule donnant le carré d'une somme. Tous ces paragraphes sont plus « techniques » bien que très élémentaires, et sont plutôt moins développés que chez leurs prédécesseurs grecs. Nous préférons, afin de ne pas lasser le lecteur - du moins le lecteur qui a bien voulu nous suivre jusqu'à ce point - sauter directement à la conclusion de l'Epître.)*

---

<sup>27</sup> Cette liste est évidemment celle des nombres premiers compris entre dix et cent. Tous les nombres premiers à partir de onze sont évidemment « sourds » mais l'inverse est loin d'être vrai.

## La Science du Nombre et de l'Âme

Les philosophes ont placé l'étude de la science des nombres en tête de l'étude des sciences mathématiques en général, parce que cette science est potentiellement contenue en chacun et que l'homme peut y réfléchir au moyen de sa raison sans devoir prendre exemple dans les autres sciences ; au contraire, il est possible, à partir de celle-ci, de trouver des exemples pour tout ce qui peut être connu.

Les exemples numériques que nous avons donnés dans ce traité sont pour les étudiants débutants dont la faculté de raisonnement est faible, mais pour ceux qui sont plus avancés ces exemples ne sont pas nécessaires.

L'un des nos buts, en rédigeant cette *Epître*, est celui que nous avons indiqué en introduction, et l'autre but est d'attirer l'attention sur la science de l'âme et d'inciter à rechercher la connaissance de son essence. En effet, lorsque l'homme intelligent étudie la science des nombres et réfléchit à la multiplicité de ses genres, aux divisions de ses différentes branches, et aux propriétés particulières de ces branches, il sait que toutes sont accidentelles et trouvent leur existence et leur subsistance dans l'âme. Ainsi l'âme est une essence, car les accidents n'ont pas d'existence autrement que dans l'essence, et ne peuvent exister si ce n'est par elle.

## Le But des Sciences

Le but des sages philosophes est l'étude des sciences mathématiques et l'éducation de leurs disciples dans ce domaine. C'est en effet le chemin vers les sciences naturelles. Le but de l'étude des sciences naturelles est de remonter depuis celles-ci jusqu'aux sciences divines (*al-'ulûm al-ilahyia*) qui sont le but le plus élevé du philosophe et le sommet vers lequel il se dirige avec une connaissance vraie. Le premier pas dans l'étude des sciences

divines est la connaissance de l'essence de l'âme, et la recherche de sa source, où elle demeurerait avant d'être liée au corps, ainsi que l'examen de sa vie à venir et du lieu où elle demeurera après sa séparation d'avec le corps, que l'on appelle la mort ; l'examen de la manière dont les bons seront récompensés, et ce qu'il en sera dans le monde de l'esprit, et de ce qu'il adviendra des méchants, et ce qu'il en sera dans l'autre lieu.

En outre, une autre qualité que les hommes sont encouragés à acquérir est la connaissance de leur Seigneur, et il n'y a pas d'autre manière de Le connaître que de se connaître soi-même, ainsi que Dieu le Très-Haut l'a dit : « *Qui se détournera de la religion d'Abraham sinon celui qui est ignorant de lui-même...* »<sup>28</sup>, ce qui signifie qu'il est ignorant de son âme. Et ainsi qu'il est dit : « *Qui se connaît lui-même connaît son Seigneur*<sup>29</sup> ». Et aussi : « *Celui qui te parle de lui te parle de son Seigneur* ». C'est un devoir pour tout être doué d'intellect d'étudier la science de l'âme et (de parvenir à) la connaissance de son essence et de sa constitution. Dieu le Très-Haut a dit : « *Par l'âme et Celui qui l'a façonnée, et lui a inspiré son immoralité de même que sa piété ! Certes, la félicité est à celui qui la purifie, et la perte à celui qui la corrompt.* »<sup>30</sup> Et Dieu le Très-Haut a dit, au sujet de la femme dans l'histoire de Joseph – sur lui la paix : « *L'âme est encline au mal, à moins que mon Seigneur lui fasse miséricorde* »<sup>31</sup>. Et le Très-Haut a dit : « *Et pour celui qui craint la station devant son Seigneur, et préserve son âme de la passion, certes le Paradis sera sa récompense* »<sup>32</sup>. Et le Très-Haut a dit : « *Le Jour où chaque âme viendra, plaidant pour elle-même...* »<sup>33</sup>. Et le Très-Haut a dit : « *O âme apaisée, retourne à ton Seigneur, satisfaite et agréée* »<sup>34</sup>. Et le Très-Haut a dit : « *Dieu prend les âmes au*

---

<sup>28</sup> Cor. 2; 130.

<sup>29</sup> Célèbre hadith, souvent commenté par les auteurs soufis.

<sup>30</sup> Cor. 91; 7-10.

<sup>31</sup> Cor. 12; 53.

<sup>32</sup> Cor. 79; 40-41.

<sup>33</sup> Cor. 16; 111.

<sup>34</sup> Cor. 89; 27-28.



*moment de leur mort, et pour ceux qui ne meurent pas, durant leur sommeil. »*<sup>35</sup>

Il y a ainsi dans le Coran de nombreux versets et indications quant à l'existence de l'âme et au pouvoir de ses états, et c'est là une preuve décisive à l'encontre de celui qui nie l'existence de l'âme.

Quant aux sages qui parlaient de l'existence de l'âme avant la descente du Coran, de l'Évangile et de la Thora, s'enquéraient de la science de l'âme avec la disposition innée de leurs cœurs, et déduisaient la connaissance de son essence par les raisonnements de leur intellect, ils furent amenés à composer les livres philosophiques précédemment mentionnés dans cette première Épître. A cause toutefois des longs développements que l'on y trouve et de leurs traductions de langue en langue, il n'est plus possible de comprendre leur signification ou le but de leurs auteurs. La compréhension de leur sens est fermée à celui qui les examine et le discours de leurs auteurs trouble celui qui les étudie. C'est pourquoi nous avons repris le noyau de leur signification et les buts les plus élevés de leurs auteurs, et nous les présentons de manière aussi brève que possible en cinquante-deux Épîtres, dont celle-ci est la première. Les autres suivent celle-ci et on les trouvera, si Dieu veut, dans l'ordre de leur numérotation.

La présente Épître est terminée. Louange à Dieu, Seigneur des mondes, et que Dieu fasse descendre Sa Grâce et Sa Paix sur Son Envoyé le Prophète Muhammad et sur sa famille.

---

<sup>35</sup> Cor. 39; 42.

